

L'accent signale un corps à corps avec la langue en général, il dit plus que l'accentuation. Sa symptomatologie envahit l'écriture. C'est injuste, mais c'est ainsi. À travers l'histoire que je raconte et malgré tout ce que je semble parfois professer d'autre part, j'ai contracté, je l'avoue, une inavouable mais intraitable intolérance : je ne supporte ou n'admire, en français du moins, et seulement quant à la langue, que le français pur. Comme dans tous les domaines, sous toutes ses formes, je n'ai jamais cessé de remettre en question le motif de la « pureté » (le premier mouvement de ce qu'on appelle la « déconstruction » la porte vers cette « critique » du phantasme ou de l'axiome de la pureté ou vers la décomposition analytique d'une purification qui reconduirait à la simplicité indécomposable de l'origine), je n'ose avouer encore cette exigence compulsive d'une pureté de la langue que dans les limites dont je suis sûr : cette exigence n'est ni éthique, ni politique, ni sociale. Elle ne m'inspire aucun jugement. Elle m'expose seulement à la souffrance quand quelqu'un, et ce peut être moi, vient à y manquer. Je souffre davantage, bien sûr, quand je me surprends ou quand je suis pris en « flagrant délit » moi-même (voilà encore que je parle de délit, malgré ce que je viens de dénier). Surtout, cette exigence demeure si inflexible qu'elle excède parfois le point de vue grammatical, elle néglige même le « style » pour se plier à une règle plus secrète, pour « écouter » le murmure impérieux d'un ordre dont quelqu'un en moi se flatte de comprendre, même dans des situations où il serait tout seul à le faire, en tête-à-tête avec l'idiome, la visée dernière : la dernière volonté de la langue, en somme, une loi de la langue qui ne se confierait qu'à moi. Comme si j'étais son dernier héritier, le dernier défenseur et illustrateur de la langue française. (J'entends d'ici les protestations, de divers côtés : mais oui, mais oui, riez donc !). Comme si je cherchais à jouer ce rôle, à m'identifier avec ce

héros-martyr-pionnier-législateur-hors-la-loi qui n'hésiterait devant rien pour bien marquer que cette dernière volonté, en sa pureté impérative et catégorique, ne se confond avec rien qui soit donné (le lexique, la grammaire, la bienséance stylistique ou poétique) – qui n'hésiterait donc pas à violer toutes ces instructions, à tout brûler pour se rendre à la langue, à cette langue-ci.
Car toujours, je l'avoue, je me rends à la langue.

Mais à la mienne comme celle de l'autre, et je me rends à elle avec l'intention, presque toujours préméditée, de faire qu'elle n'en revienne pas : ici et non là, là et non ici, non pour rendre grâce à rien qui soit donné, seulement à venir, et c'est pourquoi je parle d'héritage ou de dernière volonté.

J'avoue donc une pureté qui n'est pas très pure. Tout sauf un purisme. Du moins est-ce la seule impure « pureté » dont j'ose confesser le goût. C'est un goût prononcé pour une certaine prononciation. Je n'ai cessé d'apprendre, surtout en enseignant, à parler bas, ce qui fut difficile pour un « pied noir » et surtout dans ma famille, mais à faire que ce parler bas laissât paraître la retenue de ce qui est ainsi retenu, à peine, à grand peine contenu par l'écluse, une écluse précaire et qui laisse appréhender la catastrophe. À chaque passage le pire peut arriver.

Je dis « écluse », écluse du verbe et de la voix, j'en ai beaucoup parlé ailleurs, comme si un manoeuvrier savant, un cybernéticien du timbre gardait encore l'illusion de gouverner un dispositif et de veiller sur un niveau le temps d'un passage. J'aurais dû parler de barrage pour des eaux peu navigables. Ce barrage menace toujours de céder. J'ai été le premier à avoir peur de ma voix, comme si elle n'était pas la mienne, et à la contester, voire à la détester.

Si j'ai toujours tremblé devant ce que je pourrais dire, ce fut à cause du ton, au fond, et non du fond. Et ce que, obscurément, comme malgré

moi, je cherche à imprimer, le donnant ou le prêtant aux autres comme à moi-même, à moi comme à l'autre, c'est peut-être un ton. Tout se met en demeure d'une intonation.

Et plus tôt encore, dans ce qui donne son ton au ton, un rythme. Je crois qu'en tout c'est avec le rythme que je joue le tout pour le tout.

Cela commence donc avant de commencer. Voilà l'origine incalculable d'un rythme. Le tout pour le tout mais aussi à qui perd gagne.

Car bien sûr, je ne l'ignore pas et c'est ce qu'il fallait démontrer, je l'ai aussi contracté à l'école, ce goût hyperbolique pour la pureté de la langue. Et partant pour l'hyperbole en général. Une hyperbolite incurable. Une hyperbolite généralisée. Enfin, j'exagère. J'exagère toujours. Mais comme pour les maladies qu'on attrape à l'école, le bon sens et les médecins rappellent qu'il y faut des prédispositions. On doit supposer un terrain favorable. Il reste qu'aucune révolte contre aucune discipline, aucune critique de l'institution scolaire n'aura pu faire taire ce qui ressemblera toujours en moi à quelque « dernière volonté », la dernière langue du dernier mot de la dernière volonté : parler en bon français, en français pur, même au moment de s'en prendre, de mille façons, à tout ce qui s'y allie et parfois à tout ce qui l'habite. Cet hyperbolisme (« plus français que le français », plus « purement français » que ne l'exigeait la pureté des puristes alors même que, depuis toujours, je m'en prends à la pureté et à la purification en général, et bien sûr aux « ultras » d'Algérie), cet extrémisme intempérant et compulsif, je l'ai sans doute contracté à l'école, oui, dans les différentes écoles françaises où j'ai passé ma vie. (Tiens, est-ce fortuit, les institutions qui m'ont hébergé, même dans l'enseignement dit supérieur, se sont appelées « écoles », plus souvent que « universités »).

Jacques Derrida, *Le monolinguisme de l'Autre*, Galilée, 1996, p. 78-82.